Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 15 (1939-1940)

Heft: 23

Artikel: Un déplacement... [Schluss]

Autor: Favre, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-711391

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un déplacement....

Croquis de route

Par *P. Favre*, du «Renseignement» d'un bataillon fus. (Suite et fin.)

Toutes les têtes se tournent d'un mouvement brusque d'automate, avec un regard fixe de poisson. Un groupe impressionnant d'officiers richement galonnés, le colonel, des majors et une quantité de lieutenants répondent à notre salut. Nous marchons naturellement comme des vieux grenadiers. Mais le plus gros galon manque, celui pour qui nous devions nous fendre en quatre: le commandant de la division. Tant pis pour notre effet! Nous avons passé. Les sentinelles sont de plus en plus espacées, les passants ne s'occupent plus de nous. Notre bel air martial se relâche aussi. Lorsque nous sommes hors de la ville, nous reprenons — sur ordre naturellement, — notre marche «à volonté», qui a quelque chose de confortable, si l'on peut parler de confort lorsqu'on est harnaché, sanglé et chargé de vingt à trente kilos de bagages. Il y a des haltes horaires qui en été sont agréables parcequ'on s'étale simplement au bord de la route pour se reposer, le regard perdu dans le ciel. En décembre, en revanche, on reste debout, à battre la semelle, pour ne pas geler. Et alors, il faut bien que des types comme Calamin ou Talus nous racontent une histoire drôle, qui nous oblige à former un cercle où — en se touchant coude-à-coude, — on arrive à se réchauffer un peu. Mais lorsqu'on a pris goût à ce jeu, retentit le strident coup de sifflet que les officiers transmettent de compagnie en compagnie. Alors, c'est le retour aux choses sérieuses. On empoigne son sac que l'on balance au bout d'une courroie de façon à le faire atterrir brutalement sur le dos où il restera plaqué pendant une heure.

Nous avons parcouru une longue route toute droite, dans la plaine, puis nous sommes montés par des zig-zags jusqu'au haut du plateau. Depuis là, nous avons découvert des villages anonymes — parceque nous ne les connaissons pas — des champs interrompus par des carrés touffus et noirs de forêts de sapins. On aperçoit enfin un village au loin que les officiers désignent de la main.

— C'est ça B.? demande Calamin d'un ton déçu.

— Oui, c'est ça!

... une suite uniforme de toits rouges dans un verger presque plat. Quelle monotonie! Là-dessus un ciel gris d'où tombent quelques lourds flocons de neige. Mais un coup de sifflet nous annonce du changement.

Rectifiez la tenue! au pas, marche! ... gauche ... gauche ... Et la fanfare se met à jouer une marche ronflante, si bien que malgré la fatigue, on reprend cet air de troupes fraîches qui réjouit tant le public. Et c'est ainsi que ces excellents habitants de B. nous voient entrer fièrement dans leur village où notre compagnie va installer ses cantonnements. Le capitaine chevauche en tête, puis viennent les cyclistes du renseignement — nous, quoi! — et enfin les mille — pattes, chargés comme des mulets. Ainsi nous avons une allure tout à fait conquérante.

La grande préoccupation:

— Où sont nos cantonnements?

Carrousel qui est allé en tête pour reconnaître les ressources de l'endroit nous a attendus. Il va nous conduire. Le détachement quitte la colonne, fonce derrière Carrousel. Deux minutes de course folle dans un mauvais chemin, puis arrêt brusque:

— Voilà, fait Carrousel, très fier de son exploration.

Pleins d'espoir, nous entrons un à un, baissant la tête, sur le seuil d'une porte trop basse. L'intérieur de la vieille masure qui sera notre cantonnement sent l'humidité, la pourriture et l'abandon. Il fait cru dans la cuisine mal dallée, il y a des «siffles», c'est à dire des trous à courants d'air.

Quel travail! Réjouissons-nous: il faudra boucher tout cela, coller du papier de journal et installer des rayonnages. L'assemblée murmure. Et Grand Larousse, de sa voix caverneuse, jure. Beaucitron se moque. Quant à Calamin, il entame la discussion.

— Tu es fou, Carrousel, tu ne peux pourtant pas nous faire loger dans cette écurie! Un cantonnement pareil est tout à fait insuffisant!

— Ma parole, il se fiche de nous!

— C'est un boîton, appuie énergiquement Bollet d'un ton moins académique.

Bollet se promène, regarde par terre, dans les coins, puis il pousse du coude son camarade Compte-Gouttes:

— Viens, lui glisse-t-il dans l'oreille, on va en chasse. Et, lorsqu'ils ont quitté le groupe:

— On va se trouver une chambre, tu vas voir!

— On va se faire coller!

— Jamais de la vie! Viens toujour!

Un autre groupe se forme, composé d'hommes qui ne «revendiquent» pas forcément des chambres: en font partie Vice-la-Tempête, Manuel, Calamin et trois ou quatre autres copains. Calamin dirige cette équipe:

— Venez, les copains, on va chercher un autre cantonnement.

Carrousel, déçu, furieux, ne sait trop que devenir! Il ne peut pas avaler de s'être donné tant de peine et d'être payé d'une telle ingratitude. Son amour-propre est en jeu. Il se démène comme un damné! Il essaie en vain de faire l'article:

— Regardez, on bouchera les trous, on mettra un grand tablard ici, un rayonnage entre les deux fenêtres; le fourneau est bon; on aura finalement un cantonnement très sympathique.

Bridel se moque de pareils arguments. Il se détourne avec dégoût et s'en va pour rejoindre le groupe des «chercheurs de cantonnement» qui part sur la route, la tête en avant, en traînant les pieds. Ils marchent avec confiance. Ils s'imaginent que cela sera aussi facile qu'à B...s. où les gens étaient accueillants.

Ici, les villageois ont eu de la troupe il y a deux mois, des soldats qui se sont conduits comme des brigands et alors maintenant, on se méfie de la troupe et lorsqu'on demande quelque chose, on obtient des réponses ambigües.

Enfin, après avoir erré dans tout le village, après avoir entendu que des officiers avaient loué les chambres de Monsieur le régent, avoir constaté que celles de Monsieur Vioget étaient trop humides, que le local du charron était quand même trop dégoûtant, les «chercheurs de cantonnement» ont finalement découvert un petit local très sympathique au premier étage d'une maison isolée, bien à l'abri des rondes de garde et des inspections intempestives. Et maintenant, ils ont pris possession des lieux, ont installé un gros fourneau, les fameux rayonnages, tandis qu'au rez-de-chaussée une aimable jeune fille leur rend tous les services imaginables.

La meilleure preuve qu'ils sont contents, c'est que leur lieutenant leur rend visite deux fois par jour ... mais l'histoire ne dit pas s'il vient peut-être aussi pour la jeune fille!

P. Favre.